

# Mario Santagostini

Mario Santagostini est né à Milan en 1951. Il obtient sa *laurea* en philosophie et enseigne aujourd'hui au collège. Il est l'auteur, entre autres, de : *Uscire di città*, Ghisoni, Milano, 1972 ; *Il sogno di Agostino*, Guanda, Milano, 1978 ; *Come rosata linea*, Società di poesia, 1981, *L'Olimpiade del '40*, Mondadori, 1994, *L'idea del bene*, Guanda, 2001 qui a remporté le prix Montale.

Il est aussi traducteur du latin (*Hymnes ambrosiens*) et de l'allemand (Goethe, Chamisso, Heym).

Comment sortir de la ville ? Et surtout, quel poème en faire sortir ? Telle semble l'obsession de Mario Santagostini depuis son premier recueil, *Uscire di città*. La ville, lieu de la modernité et matière du poème, c'est Milan. Il s'agit donc bien de *tableaux milanais*. Et pour qu'ils soient possibles il a fallu méditer la leçon des *Aveugles* de Baudelaire : entre ciel et pavé.

Le poète se tient entre ce ciel où il darde ses globes ténébreux en quête d'un divin comme absenté mais toujours indiqué, (*mais où me conduis-tu ?*) et les formes modernes du pavé de Milan avec ses gigantesques périphéries, ses nœuds autoroutiers, ses échangeurs, sa population interlope qui ne chante plus ni ne rit mais beugle parfois son désespoir morne. Quand il penche rêveusement sa tête sur ces tableaux, le poète exprime comme une compassion sèche. Un vers naturel et fluide se casse alors sur l'asphalte des villes, mais c'est pour se poursuivre en échappées d'abstraction. Le paysage urbain de Mario Santagostini s'inscrit entre les dépôts d'autobus, les immenses casernes de Gescal, à la périphérie de Milan, les boulevards Sarca, Zara, Cinisello Balsamo, où le mois de février, « s'ingéranie » sur les terrasses et butte sur les balcons.

C'est tout autant vers le Sereni des *Instruments humains* que vers Rèbora que nous conduit cette poétique de l'œil qui scrute et contrôle l'émotion, ce vers savant et souvent brusqué, cette ligne qui se brise. Nous pensons au Rèbora des *Fragments lyriques* (1913), au Rèbora de Milan, mais aussi au poète foudroyé par Dieu. On se souvient aussi de Raboni, celui d'*Una città come questa* (« non è per viverci, in fondo : piuttosto/ si cammina vicino a certi muri, / si passa in certi vicoli (non lontani/ dal luogo del supplizio) »)<sup>1</sup>.

Poésie qui s'attache aux choses, donc, *pulchritudo adhaerens*, mais en disant l'impossibilité du lien dans le temps et dans l'espace. C'est cette adhérence brisée, ce lien effiloché qui traverse *L'Idea del bene*. On comprend mieux alors pourquoi le retour est le thème majeur de ce recueil comme de bien d'autres textes du poète. *Revenir à, se retourner vers*, mais moins pour constater l'invariance qui renverrait un sujet changeant à la permanence du monde, que pour déplorer, sans le moindre pathos, que rien n'est comme avant, que rien peut-être n'a jamais été comme avant. Dans *L'Idea del bene*, le poète évoque les derniers jours de son père, et se demande si les derniers sursauts ne sont pas les « *euforiche, gioiosissime, / pure contrazioni / di chi sta per tornare* ».

Quelque étoile guide cette poésie sombre, étoile variable certes, comme celle qui nous sortira de l'hiver. La très belle *Lettera a M.C.* évoque les astres « vrais/ les astres de l'esprit » : « *siano le stelle, / a colpi di costellazioni / l'altra parte del cuore, / l'infinito. Mario* ». Giuseppe Conte a souligné combien Santagostini faisait se rencontrer de manière féconde et surprenante la ligne lombarde et l'angoisse métaphysique.

L'idée du bien qui anime le poète ne relève pas seulement du lien qui unit les hommes ou de la théologie, fût-elle négative. Elle est l'affaire de la poésie, c'est « le bien, immense/ incompréhensible de l'analogie ».

---

1. In *La casa della vetra, Tutte le poesie*, op. cit., p. 56, mais cf. aussi « Città dall'alto », p. 71.

## I

La toute puissance me fait peur  
mais simplement parce qu'elle  
manque de noblesse  
ou de beauté. Et pourtant elle  
effraie quand  
elle rappelle les machines,  
les mécanismes.

Au vrai, il n'y a jamais eu  
grand'chose à dire entre moi et mon père  
et avant encore  
pas grand'chose non plus entre lui  
et un Dieu qui fut la cause  
et l'artificier de ces pensées,  
et de la langue  
de ces pensées,  
mais haut, non  
et point grand non plus.

Mais peut-être ne sommes-nous  
que du sang passé,  
qui, dans les moments les plus hauts,  
s'oublie et oublie d'où  
il est revenu. C'est ainsi  
que, des décennies plus tard,  
nous rencontrons un sang semblable au nôtre  
dans les jeunes filles les plus douces  
aimées bien avant  
que nous ne soyons nés.

## II

Peu s'en souviennent  
Mais parfois, nous avons passé  
et l'octroi et les canaux  
et les sablières, les entrepôts abandonnés.  
Tel a suivi les rails  
secondaires, les routes pour les camions.  
Puis des villages aux rues sans nom,  
et puis la voie  
jusqu'au contraire  
du cœur : un ton  
rendu méchant, mal continué  
et qui cheminait loin de nous.

## I

L'onnipotenza mi fa paura,  
ma solo perché  
non ha alcuna nobiltà,  
o bellezza. Eppure è  
spaventosa, quando  
ricorda le macchine,  
i meccanismi.

Vero, non c'è mai stato  
molto da dire tra me e mio padre,  
e prima ancora  
nemmeno tra lui  
e un Dio che fu causa  
e artefice di questi pensieri,  
e della lingua  
di questi pensieri,  
ma non alto,  
e nemmeno grande.

Ma siamo, forse,  
solo del sangue passato,  
che in momenti altissimi  
scorda se, e da dove  
è tornato. E' così  
che, decenni dopo,  
ne incontriamo di simile al nostro,  
in dolcissime ragazze  
amate prima  
che noi nascessimo.

## II

Pochi lo ricordano,  
ma a volta abbiamo passato  
il dazio, e canali  
e sabbie, depositi dismessi.  
Qualcuno ha seguito ferrovie  
secondarie, tratti di camionabile.  
Poi paesi senza i nomi per le strade,  
e solo strada  
fino al contrario  
del cuore : un tuono  
incattivito, malcontinuato,  
in cammino fuori di noi.

Je n'ai jamais vraiment compris,  
 s'il s'agissait de partir ou de rentrer.  
 Vers quelque chose ou quelqu'un, on le savait.  
 Mais sans bien savoir si les signes  
 étaient ceux qu'on perçoit et qu'on voit  
 à l'entrée ou à la sortie  
 des villes : les chenils, les décharges,  
 l'incinérateur, les premiers périphériques  
 les fossés plus sales  
 avec leurs eaux trop chlorées  
 et les toiles de plastique.  
 Il arrive que les souvenirs choisissent  
 ceux qui se souviennent  
 comme la nuit le fait avec la lune.

Mai capito del tutto, davvero,  
 se è stato andare, o un tornare.  
 Verso qualcosa o qualcuno, si sapeva.  
 Ma incerto, se i segni  
 erano quelli sentiti, visti  
 all'entrare o uscire  
 di città : i canili, le discariche,  
 l'inceneritore, i primi controviali,  
 i fossi più lerci  
 d'acque cloratissime,  
 e teli di plastica.  
 Capita che i ricordi scelgano i ricordanti,  
 come fa la notte con la luna.

L'idiot de la ville reste dans sa cour  
 des après-midi entiers, il cherche où commence  
 [cette chaleur étouffante.

Qui vient d'autres pays  
 travaille le dimanche.  
 Familles sur les balcons et  
 le plus jeune s'entraîne dans un gymnase en  
 [sous-sol.

L'idiota di città sta nel cortile  
 pomeriggi interi, cerca dove comincia  
 [l'afa.

Alentour, fort vrombir,  
 très fort pour un coup de tonnerre.  
 Quelqu'un arrive,  
 il a des gestes mécaniques,  
 des postures presque contre nature :  
 de toute la scène, on comprend seulement  
 [qu'il est revenu  
 comme s'il était parti  
 pour toujours.

Chi viene da altri paesi  
 lavora di domenica.  
 Famiglie sui balconi, e  
 il più giovane s'allena in una palestra  
 [sotterranea.  
 Intorno, molto è ronzio,  
 moltissimo sta per tuonare.  
 Qualcuno arriva,  
 ha movenze meccaniche,  
 posture quasi innaturali :  
 dall'insieme, si avverte solo che è tornato  
 come se fosse andato  
 via per sempre.

Resté dehors pendant longtemps,  
 quelqu'un viendra encore ici.  
 Peut-être aperçoit-on les premières maisons.  
 Du lait, des bouteilles de plastique,  
 des décharges de voiture à la casse,  
 de nouveaux souterrains laissent penser  
 que la ville est proche.  
 Tous ne se rappellent pas  
 un voyage aller passé  
 sans sommeil, et avec beaucoup d'années en moins.  
 Ou nul voyage, et seulement beaucoup d'années  
 en moins.  
 Ceux qui les attendent sortent à peine de la fièvre :  
 ce soir on traînera sur le balcon.

Rimasto fuori a lungo,  
 qualcuno verrà ancora qui.  
 Forse, è in vista delle prime case.  
 Latte, bottiglie di plastica,  
 depositi d'auto rottamate,  
 nuovi sottopassi fanno intendere  
 che tra poco è città.  
 Non tutti ricordano  
 un viaggio d'andata passato  
 senza sonno, e con molti anni in meno.  
 O nessun viaggio, e solo molti anni in  
 meno.  
 Li aspetta gente appena sfebbrata :  
 stasera ciondolerà  
 sul balcone.

Je recommence à passer  
 l'été à Milan, comme  
 quand j'étais jeune,  
 comme mon père, quand il était jeune.  
 Ce soir je suis sorti, vers Lambrate, je crois.  
 Quelqu'un dit, ou chantait,  
 il y a peu – quand je partirai d'ici, et si...  
 J'ai cru reconnaître Emilio Tadini, ou Antonio  
 [Porta,

que j'ai peu connu :  
 nous avons parlé de moi  
 qui n'arrive pas encore.  
 Paris misés sur quand j'arriverai  
 et où nous nous verrons.

Sto riprendendo a passare  
 l'estate a Milano, come  
 quando ero giovane,  
 come mio padre da giovane.  
 Stasera sono uscito, credo, verso Lam-  
 brate.  
 Qualcuno dice, o poco fa  
 cantava – quando, se partirò da qui...  
 M'è sembrato fosse Emilio Tadini, o  
 Antonio Porta,  
 che ho conosciuto poco :  
 abbiamo parlato di me  
 che non arrivo, ancora.  
 Scommesse su quando verrò,  
 dove ci vedremo.

### III

Je suis sorti des boucheries  
 du possible il y a 53 ans,  
 en mars. J'ai vu des gens  
 disparaître, beaucoup. Dans quelque temps  
 ils seront trop nombreux, il faudra  
 se trouver quelque chose  
 de plus que la mémoire.  
 D'autres incinérateurs,  
 des enterrements, des formes de stockage  
 sans résidus ; et pendant ce temps  
 je demande au voyage qui me mène vers toi – mais  
 où me conduis-tu ?

### III

Sono uscito dalle macellerie  
 del possibile 53 anni fa,  
 a marzo. Ho visto gente  
 mancare, tanta. Tra qualche anno  
 saranno troppi, bisognerà  
 inventarsi qualcosa  
 di più che la memoria.  
 Altri inceneritori,  
 interramenti, forme di stoccaggio  
 senza residui, e intanto  
 chiedo al viaggio verso te – dove  
 mi porti ?

Je suis passé derrière  
 la tannerie. Le fossé  
 et un air immobile.  
 Il pleuvra dans une heure.  
 Quelqu'un marche sur le canal,  
 j'ai eu deux trois idées  
 irritées qui vont  
 jusqu'à la pensée de mon anti-cœur  
 à un contre-Mario  
 à venir...

Sono passato dietro  
 la conceria. C'è il fosso  
 e un'aria ferma.  
 Pioverà tra un'ora.  
 Qualcuno cammina sul canale,  
 ha avuto due – tre idee  
 incattivite che arrivano  
 fino a pensare il mio anticuore,  
 a un contromario  
 a venire...

Étrange, je croyais aussi être déjà venu ici.  
 Tout semblait une éternelle  
 banlieue, comme l'a  
 dit cet ami, il y a des années.

Je voyais des puits avec des carpes, des anguilles. Tutto sembrava un'eterna

Strano, anche lì credevo d'esserci già stato.

Dans l'air, il n'y a pas l'air seulement : l'herbe  
aérée aussi, un gaz d'herbe.  
D'abord ce fut du purin,  
et avant encore  
de la pâtée pour les bêtes, des orties...  
Nous respirons des airs déjà morts,  
de l'air entre la pensée  
que quelque chose a été.

periferia, come ha  
detto un amico, anni fa.  
Vedevo pozze con delle carpe, anguille.  
Nell'aria non c'è solo aria : anche  
erba ariosa, gas d'erba.  
Prima è stato liquame,  
prima ancora  
pastume per le bestie, ortiche...  
Respiriamo arie già morte,  
dal respiro entra il pensiero  
che qualcosa è stato.

Je remonte des caisses  
des cartons, des sacs et des animaux en plâtre  
depuis une cave inondée...  
Dans un coin, une tête d'ange  
empaillée a la posture  
lugubre et agressive d'un qui veut lutter avec moi  
et qui refuse de gravir  
cette échelle posée de guingois- a-t-elle perdu  
[confiance  
est-elle irritée contre Dieu ?  
Mais les Écritures mentent, peut-être ;  
si je me fais mal en tombant, je dirai  
que c'était un coup de pied à froid,  
et pas un miracle.

Porto su casse  
cartoni, busti e animali di gesso  
da una cantina allagata...  
Nell'angolo, una testa d'angelo  
impagliata ha la postura  
tetra e violentissima di chi lotterà con me  
e non vuole risalga  
questa scala sghemba, sfiduciata  
o irritata con Dio.  
Ma forse le Scritture mentono,  
se m'azzoppa, dovrò dire – era  
un calcio a freddo,  
non un miracolo.

Maintenant, ma mère, peut-être,  
m'aime un peu moins.  
Il en ira de même, je crois,  
avec un de mes enfants au moins,  
d'ici quelques années.  
Les morts ont quelque rancœur  
contre les vivants. Rancœur subtile je crois.  
Mais pourquoi subtile : il se pourrait  
qu'elle soit très violente. Et alors mon père  
[même  
avec le temps se dresse contre moi.  
Au fond, je l'espère :  
cela signifie, d'une certaine façon,  
qu'ils sont un peu moins morts.

Forse mia madre, adesso,  
mi ama di meno.  
Lo stesso, credo, sarà per me  
con almeno uno dei figli,  
tra qualche anno.  
C'è del livore nei morti  
per i vivi. Sottile, credo.  
E non so perché dico sottile : potrebbe  
essere  
altissimo. E allora anche mio padre,  
nel tempo, si è incattivito con me.  
In fondo ci spero :  
vuol dire che, in qualche modo,  
sono meno morti.

### *Réponses au questionnaire*

1. Dans l'ensemble, je suis assez confiant. J'ai une raison entre autres : comme il n'y a pas d'école de référence, ni d'auteur de référence, je vois se dessiner des parcours du plus grand intérêt. Il me semble, entre autres choses, que la vocation maniériste (si l'on peut dire) de notre littérature est en train de laisser lentement une place toujours plus importante à une espèce de néo-expressionnisme, parfois très dur, très radical, mais qui sait adhérer profondément aux choses concrètes. Au total j'ai l'impression que la poésie italienne est marquée par une très forte adhérence aux choses, par un sens éthique très intense. Si l'on y pense, il s'agit bien de l'héritage d'auteurs comme Rëbora, Sereni, Raboni.

2. Aujourd'hui, en Italie, les limites entre la poésie et la prose sont extrêmement rigides. Cette situation se distingue par exemple de celle des années soixante et des années soixante-dix, période au cours desquelles on assistait plutôt à la contamination entre les genres avec de très beaux résultats. Il me semble qu'avec cette distinction tranchée, la poésie n'a pas perdu grand chose, mais la prose, elle, beaucoup.

3. Je tente une définition sèche : poétique est cet usage de la langue qui est habité par la tension à se faire autre, action par exemple, ou geste éthique. Se dépasser comme poésie, donc. Ici réside, peut-être, l'énergie qui distingue la poésie d'une langue qui serait une simple « manière ». J'ai conscience qu'il s'agit de la définition de la poésie proposée par l'expressionnisme. Mais c'est sans doute là l'héritage principal du XIX<sup>e</sup> siècle.

4. Je crois que la poésie, la « vraie » – et c'est toujours la leçon du XIX<sup>e</sup> siècle-, précisément parce qu'elle tente d'aller au-delà d'elle-même, peut trouver dans sa propre racine un élan, une tension éthique, vers lesquels elle essaie peut-être de revenir. Je pense souvent à la phrase de Manzoni : « la littérature doit devenir une partie des sciences morales ».

5. Je crois que quiconque écrit des vers en Italie et ailleurs a en tête des auteurs comme Baudelaire, Rimbaud, ou Valéry. Pour ma part, Proust et Céline ont sans doute compté davantage. Ou le premier Le Clézio.

Traduit et présenté par Martin Rueff